

LE BAS-POITOU DE GRAND-PÈRE

C'était un paysan rescapé de la guerre de 1914 et seigneur sur ses terres. Durant la Seconde Guerre mondiale, au pire moment de la débâcle de 1940, il hébergea jusqu'à cent réfugiés sur son domaine. De nuit, il attelait sa jument sur son char à banc, chargeait ses sacs de blé et, à ses risques et périls, il traversait la plaine de Niort pour aller faire moudre son grain au moulin de la Roussille qui tournait clandestinement. La rotation était organisée. Il déposait les sacs de blé, chargeait ceux de farine — fruits du transport précédent —, puis rentrait au petit galop avant que le soleil ne soit levé. Dès le jour suivant, il transformait la farine blanche en pain pour tout son monde. Ce savoir-faire, il le tenait de sa mère, maîtresse femme, qui le lui avait transmis autour du four familial, près de l'abbaye de Maillezais. Au dire de notre mère, le four était allumé de grand matin et ceux de l'entourage, conviés à l'aider, devaient se remuer tôt. Oui, l'homme était généreux, mais il n'était pas commode. Une paume de main qui frappe énergiquement de deux ou trois coups votre volet de chambre un jeudi matin alors qu'il n'est pas sept heures, le geste accompagné d'une voix de stentor qui vous ordonne

sans autre convenance de venir tourner la meule dans les plus brefs délais, telle était la méthode du grand-père pour intégrer un gamin au monde du travail.

Le temps qu'il rejoigne son hangar qui était à cinq minutes, promptement sortis du lit et habillés, un bol de café au lait avalé en traversant la souillarde, nous étions sur ses talons pour affûter les scies de faucheuse.

De toute sa hauteur — et il était grand —, il appuyait sur l'outil et quand la meule ralentissait, il nous transperçait d'un regard bleu acier. Un juron accompagnait le regard... et la meule repartait de plus belle. L'homme n'était ni souple ni rieur, mais à midi pétante, nous étions à table. Grand-Mère nous attendait de pied ferme. La table était mise. La cuisine, variée, abondante et excellente ; une nourriture toujours arrosée d'un verre de vin de récolte. Nous avons compris tôt que toute peine méritait salaire, mais que l'inverse faisait aussi partie de la logique des choses et que la phrase lapidaire de saint Paul — même si Grand-Père l'ignorait —, était ici vécue au quotidien : « Que celui qui ne travaille pas ne mange pas ! »

À longueur d'année, cette maison pratiquait l'hospitalité. Chemineaux et ramoneurs couchaient sur la paille de froment derrière les bœufs, mais tous mangeaient à sa table. Table que Grand-Mère approvisionnait généreusement et joyeusement. Il ne manquait jamais de rien : viandes, légumes, poissons, pain, farine, vin et même tabac étaient stockés par l'intendant. Qu'un chemineau reste quelques jours ou plusieurs semaines, des tâches rurales adaptées à chacun en fonction de ce que le patriarche avait pressenti étaient définies. Jamais l'homme ne se trouvait face à une besogne inaccessible pour lui, ni en volume ni en qualité. Ce qui était exigé, c'était une participation active, simple et franche, à la vie et au travail de la ferme. Nul n'était soumis à pression, mais chacun devait

travailler et, pour être franc, le système devait plaire puisqu'à chaque fois que l'un de ces vagabonds tirait la sonnette du maire, la réponse était quasi systématique :

« Tu vas remonter vers la gare et en sortant du bourg, c'est le Nac, une grande ferme dans le virage. Tu diras à Ernest que c'est moi qui t'envoie. »

Et jamais, au grand jamais, il ne fut une personne qui ne fût accueillie. Certains, chaque année à la même époque, se retrouvaient là. Pour Grand-Mère, c'était un repère plus fiable encore que le calendrier de la poste. Elle pouvait dire en fonction de l'époque :

« Nous voilà à la mi-novembre, le ramoneur devrait être là ! »

Et de fait, un soir des jours suivants, alors que Grand-Père mangeait, on entendait « pan ! Pan ! ». Et le bonhomme répondait, d'une voix que si vous ne connaissiez pas l'individu elle pouvait vous pétrifier sur le pas de porte :

« Entre ! »

Vers le 15 octobre, quelques jours avant les vendanges, Grand-Mère disait :

« Si quelqu'un va à Niort, faut faire dire à monsieur et madame Besly qu'on vendangera tels jours et qu'on les attend ! »

Et les gens en question, qui avaient occupé des postes d'importance aux chemins de fer, pouvaient se retrouver à vendanger dans le même rang de vigne qu'un gueux arrivé la veille, dont on ignorait tout et qui, sans doute demain ou après-demain, serait déjà reparti sans qu'on ne sache jamais rien de son histoire.

Tout était régi par une organisation familiale semi-autarcique et patriarcale. Grand-Père était un vrai et solide patriarche intelligent, compétent, redoutable travailleur et grand intendant.

Peu bavard mais au jugement rigoureux, sain et juste. Doté d'un remarquable tempérament de chef. Il était de ceux que d'aucuns ont appelés un juste : seuls les faignants et les tricheurs évitaient de circuler autour de lui. Certains étaient les passants d'un soir, d'autres restaient plusieurs jours ou des semaines. Un vieux sans famille, réfugié de la débâcle de 40, était encore présent dans notre enfance. Ancien mineur de fond, Gaston trouvait bon l'air de notre plaine. Au quotidien, il rendait de nombreux et précieux services à la maisonnée. Pour nous, c'était un parent, un peu comme un vieil oncle qui, un jour, à notre grand chagrin, avait pris le train pour aller mourir au milieu de ses corons.

Parfois, des familles entières de Gitans étaient admises à stationner sur ses terres, avec une seule exigence qu'ils respectaient toujours : laisser les lieux en partant comme ils les avaient trouvés, c'est-à-dire nickel.

Le repas pris, une bâche en toile de jute étendue sur son aire, un grand parapluie bleu de berger ouvert au-dessus de la tête et du buste, durant toute la belle saison, le grand-père faisait sa sieste. Une bonne demi-heure. D'un coup, il se relevait, ramassait bâche et parapluie, les rangeait soigneusement sur une étagère du grand hangar, et le travail reprenait invariablement. Celui du matin ou un autre. L'heure du repas du soir était dix-neuf heures. Ce dernier était suivi d'un moment de méditation. Assis dans son fauteuil d'osier, habillé d'une peau de mouton, Grand-Père restait à regarder le feu dévorer une cosse¹ de frêne. Il y lisait, y réfléchissait et y méditait sur le sens du travail et de la vie. C'est également durant ces moments qu'il prenait les décisions, écoutait ses hôtes, ses interlocuteurs et ses proches, et qu'il élaborait l'organisation

1 Grosse bûche.

de son travail et de celui de ceux, nombreux, qu'il avait à diriger. À ce titre, il disait :

« Travail bien commandé est déjà moitié fait ! »

Sans doute était-ce là l'écho perçu de la voie de Rabelais au pied de l'abbaye de Maillezais, dont le célèbre moine fut résident quatre siècles plus tôt et qui résonnait dans sa mémoire :

« Messe bien carillonnée est déjà moitié dite ! »

Quand le grand-père disait : travail « bien commandé », en fait, il pensait « bien organisé ».

Dans sa cheminée, devant la flamme, il réfléchissait aux phases du travail qu'il avait à faire, mais surtout qu'il devait faire faire. Et là-dessus, il était sans appel. Toute son organisation était mentale.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'exploitation était d'environ quarante hectares en polyculture et élevage bovin. Les attelages se composaient de trois paires de bœufs, deux chevaux de trait et un cheval de trot. Le matériel hippomobile était important, toujours en parfait état de marche, et rangé avec méthode. Celui dont on aurait besoin en premier devant l'autre, dans le grand hangar, afin d'atteler rapidement et sans jamais rien bousculer, puis il serait remis derrière après usage, et ainsi de suite.

En moyenne, quatre à cinq hommes travaillaient à temps plein sur l'exploitation. Chaque midi, à table, l'activité était distribuée pour le lendemain et chacun savait, à la demi-heure près, quel était son programme pour la journée à venir et à qui et à quel moment il devait se joindre pour tel ou tel ouvrage. Pour déroger à l'organigramme, il fallait qu'il tombe des hallebardes, et encore... c'était insuffisant.

Quoique sorti tôt de l'école, il rédigeait correctement. Mots simples, clairs, précis, et pour tout dire, sans faute d'orthographe.

Il nous disait :

« Commander... c'est d'abord savoir faire... et après, c'est savoir faire faire ! »

D'autres, amis, maire, curé, instituteur venaient dans ce lieu lui demander avis ou conseil, qu'il prodiguait sous forme de sentences lapidaires, rigoureuses et précises, fort éclairantes pour l'interlocuteur, et ce, toujours après avoir bien écouté son visiteur.

Notre grand-mère vivait entre l'immense cheminée du XV^e siècle et, à gauche de celle-ci, la grosse cuisinière à bois. Deux mètres derrière trônait la longue table de ferme en orme du pays, flanquée de deux bancs en sapin. Si Grand-Mère n'était pas là, c'est qu'elle était occupée à dépouiller un lapin, tuer une poule ou décapter un canard sur le billot à l'aide de la hachette, dans la remise, derrière la salle commune. Une fois la soupe posée sur le feu de la cuisinière, elle allait faire son petit tour dans le quartier pour cancaner un peu... ce qui déplaisait à Grand-Père, lequel avait la parole sobre et même rare, mais toujours pertinente.

Autour de la table tenait aisément une douzaine de personnes. Et le midi, durant des décennies, elle fut le plus souvent complète. Notre grand-père cessa l'exploitation de sa ferme à la Saint-Michel de ses soixante-douze ans. Les grandes tablées devinrent alors épisodiques et se limitèrent à la fenaison des vastes prés jouxtant l'exploitation (fourrage destiné aux moutons et lapins qui furent les derniers résidents du domaine), à la vendange, à l'ouverture de la chasse et au 15 novembre.

Le 15 novembre, c'était la foire aux alouettes. À cette occasion, dans les fermes du pays, on mangeait des alouettes braconnées de nuit au filet, sur la plaine tout juste commencée. C'était la date charnière qui rythmait la vie paysanne de ce Bas-Poitou. Les semailles faites, une année venait de

se conclure. L'ouvrage était terminé... on s'accordait une pause.

Pour notre grand-père, c'était sa « semaine sainte ». Autour de lui, un noyau dur de survivants de la Grande Guerre s'était créé. Le groupe avait du caractère. Ces hommes ont, sans le savoir, largement participé à notre approche de la vie. La tranchée, les bombardements des artilleries et les gaz moutarde les avaient totalement décapés. Si masques ils avaient eus, c'est sûr, ils étaient tombés !

L'école, les livres, les films ne nous ont rien appris sur la guerre de 1914-1918, rien... ou si peu. Nous les avons trouvés fades, car même remarquablement écrits ou réalisés, rien ne pouvait égaler ces authentiques témoins, retraçant pudiquement leur véridique quotidien de souffrance. Des victoires militaires et de leurs dates, nous n'avons cure. La guerre, pour nous, c'est la mort violente et la souffrance des hommes, ce n'est qu'un recul, une négation de la vie et de l'homme. Si, il y est question, paraît-il, des causes du conflit ! Les causes de ce terrifiant conflit de 14-18 ? Elles ont fait dire à Roland Dorgelès : « Nous croyons faire la guerre à la dernière guerre, en fait, nous nous sommes battus pour des marchands ! »

Des noms de batailles, de défaites et de prétendues victoires, des décomptes de morts et de blessés avec une hiérarchie dans l'importance et la valeur des blessures parmi les peuples belligérants, la destruction de paysages entiers, c'est tout ce que sait en dire l'historien. Au titre d'ailleurs de la « hiérarchie dans la valeur d'une blessure », celle de notre grand-père en perdit... Elle fut déclassée. Après de longues années de réflexion, l'administration reconsidéra sa très modeste pension pour la lui réduire. C'est bien vrai qu'un paysan poitevin du début du XX^e siècle qui a perdu l'usage du bras gauche à hauteur de soixante pour cent, ce n'est ni grave ni handicapant... pour

un fonctionnaire ! Le grand-père ne s'y attarda même pas, il avait son idée sur le sujet.

La période du 11 novembre était pour eux journées de mémoire, de recueillement, de ripaille, de libations et de partage. Si le groupe avait du caractère, chaque membre avait bien le sien, et celui du grand-père était particulièrement trempé : tempérament de chef, leader silencieux incontesté, il aimait ses rescapés de copains... poilus. De notre point de vue de gamin, au calendrier grégorien de Grand-Père, la plus grande fête de l'année, c'était le 11 novembre. Ce matin-là, de bonne heure, notre tante était sollicitée pour lui sortir ses vêtements. C'était un costume lourd, en gros velours côtelé noir. Un caleçon long, une épaisse chemise d'hiver, un gilet à manches longues, la ceinture de flanelle des grands jours, une cravate grise, les bretelles de pantalon, les chaussettes, un cache-col et la casquette des grandes cérémonies. Cet ensemble était à disposer avec ordre et goût sur l'édredon de son lit, dans un angle de la salle commune. Les chaussures, noires et basses, vernis ciré, étaient déposées sur une dalle du séculaire pavé, au pied de son lit. Nous étions là, au préliminaire de l'entrée en « semaine sainte » de Grand-Père. Le jour venait nettement de repousser la nuit. Dans l'étable, derrière les bêtes, Grand-Père mettait un dernier coup de balai sur les pavés. Tout était en ordre, il allait maintenant s'habiller.

La paire de bœufs au fond nord de l'étable était déjà recouchée, têtes orientées à l'est, ruminant paisiblement. L'œil rond, l'oreille attentive, le vent d'ouest qui annonçait les grosses pluies d'automne semblait les rassurer, tout en les inspirant. Ils méditaient sur le travail accompli cette saison et savaient qu'ils étaient trop forts et utiles pour être, cette année du moins, lamentablement traînés en bêtes de boucherie, à cette déterminante foire du 11 novembre. Un vaste passage

entre les bat-flanc séparait l'étable des bœufs de celle des vaches. À l'est, ce passage donnait accès à une porte qui débouchait sur une large et haute grange, par laquelle on accédait à l'échelle qui montait au fenil, situé lui juste au-dessus de l'étable.

Cette grange était percée dans son mur nord d'un haut et large portail à deux lourds battants. Par cet accès, lors des fenaisons, on reculait les attelages avec leurs charrettes de foin, qui étaient directement entreposées dans le fenil. À l'ouest, dans le même axe que la porte de grange, un petit portail à deux battants permettait de sortir une paire de bœufs attelés de leur joug. Derrière « Puissant » et « Remarquable », plantés dans les joints de la maçonnerie de pierre calcaire, deux piquets supportaient deux vieux jougs en frêne, lustrés dans les encolures par la sueur des bœufs. Juste en dessous, deux belles bottes de paille de froment bien sèches attendaient de renouveler leur litière. Du côté droit de l'étable, tête orientée comme les autres ruminants, se tenaient les vaches.

Au 11 novembre de cette année-là, il y avait encore des vaches qui n'étaient ni standardisées ni aseptisées, et pas du tout normalisées ; des vraies vaches, quoi !

Décrire une vache normande, une hollandaise, ou même une landaise, c'est pour tout dire reformuler des normes bien établies. C'est peut-être ennuyeux, mais c'est sécurisant. Impossible de lourdement gaffer. Mais décrire, par le menu détail, chaque vache d'un cheptel de sept quand vos sept bêtes forment, à elles seules, la synthèse de tout ce que la race bovine porte de meilleur et de pire sur l'ensemble des pâturages de la planète, cela nous apparaît insurmontable. Pour ne pas escamoter le sujet, nous dirons que les vaches de Grand-Père aussi avaient du caractère. Plusieurs avaient même carrément mauvais caractère ! Pour preuve, nous prendrons « Girafe ».

Souvent, nous avons couru derrière, dans le grand pré. Couru derrière ? Oui, parce que courir devant, même pour un gamin qui court bien, c'était impossible ! Le paysan poitevin était fin observateur. Il voyait dans un pré une grande vache, laide et efflanquée, couleur fauve sale avec un long cou, immense et stupide, au bout duquel l'œil d'une tête absurde attendait avec angoisse et frénésie l'attaque imminente d'une mouche verte de juin, que déjà un vocabulaire imagé et véhément l'envahissait. Pour l'instant, l'insecte, perché sur le bout de la queue du paisible ruminant, différait une offensive qui, au coup de starter, déclencherait une course effrénée de la prétendue laitière. Les contorsions et les agitations étaient si incohérentes que le numéro tenait plus du rodéo sans cavalier que d'une quelconque course organisée. C'était à son passage de la barrière en trombe, via l'étable où elle ajouterait invariablement quelques malfaisances ou délits à son bilan déjà lourd de cette journée orageuse, que l'œil de Grand-Père l'avait marqué au fer bleu du nom de grande Girafe. Ce nom de baptême avait été accompagné d'un juron dégradant, même pour une vraie vache, au point que nous le tairons.

Absorbés par le caractère mouvementé de Girafe, nous avons omis d'évoquer ce qui fait la spécificité et la fierté morphologique d'une laitière : évidemment ses pis ! C'est tout naturellement que, dans sa fonction de vache de course, c'était devenu vraiment secondaire d'en parler. Elle s'était seulement fixée dans la mauvaise région pour son type d'activité. Ici, nous ne savions pas utiliser ses talents naturels. Hormis son physique, lequel a priori ne pouvait parler avec évidence d'un quelconque talent à un spécialiste de la race bovine. Quelle carrière professionnelle elle aurait faite dans les arènes landaises après un minimum de formation ! À la condition bien sûr de ne pas exiger d'elle la beauté du geste.